

PEUT-ON RENOVER UNE VILLE ?

*André Mascle, ancien maire de Montbrison et fidèle collaborateur de **Village de Forez** nous adresse cet article qui est une réflexion sur la difficulté de rénover les villes. Cette réflexion s'appuie sur son expérience de maire de Montbrison ; l'histoire aussi de l'urbanisme montbrisonnais y est évoquée et donne à ce texte tout son intérêt.*

Lorsque le lundi matin, les rues sont désertes, le rare passant se demande où se cache la population et ressent une impression de tristesse... la ville est morte !

Nous sommes loin du grouillement, du bruit, des cris si souvent décrits des cités d'antan. Et certains se posent la question : comment rénover le centre-ville, le réanimer, le rendre attractif. Alors les braves "Y a qu'à" avancent leurs solutions simplistes. Il s'avère pourtant que ce problème posé à des dizaines de villes n'a pas de solution simple.

Les villes entièrement nouvelles sont parfois plus tristes. Monsieur Marty, en 1948, modelant le quartier des Parrocels, m'avouait que les urbanistes ne pouvaient plus apporter que des petits pansements au déclin, lui qui voulait relier ce quartier par une suite de galeries couvertes à la rue Tupinerie, espérant créer un courant de promeneurs... Il y a près de cinquante ans.

Faisons une petite analyse. La vieille ville s'est formée lentement mais ne croyons pas qu'elle ne s'est pas transformée profondément. Les maisons anciennes sont rares. On a démolit des rues entières pour élargir des ruelles. Où est l'église Saint-André ? les abattoirs ? les cimetières, les jeux de boules à l'intérieur des remparts ? Combien de bâtiments importants datent de moins de cent ans.

Mais il semble que la population était entassée dans des immeubles inconfortables, le commerçant disposait souvent d'une pièce à l'arrière de sa boutique où il passait sa journée, mais vivait en contact avec ses voisins. Combien de commerçants ou de directeurs d'agence habitent encore en ville ?

Une masse d'acheteurs se rendent dans la zone des grandes surfaces avec leur véhicule, d'où disparition des points de vente dans le centre et aussi diminution considérable des passants. Peut-être évite-t-on aussi l'encombrement de la circulation ; c'est un autre aspect du problème puisque les usagers se plaignent du manque de parking ou des voitures "ventouses". Toutes les villes ont dans ce domaine des solutions à envisager.

En fin de compte, que manque-t-il aux habitants de notre ville ? Que désirent-ils pour mieux vivre ? On aimerait vraiment connaître leur réponse car il faut se garder de n'écouter que ceux qui viennent seulement quelques heures pour se distraire et ne participent pas réellement à la vie de l'agglomération. C'est l'illusion donnée par des fêtes coûteuses dont ils profitent et dont le coût est réglé par les citoyens... On pourrait citer des exemples.

La majorité de la population préfère-t-elle le calme, l'absence de bruit, le manque de contact avec les voisins ? Si cela finalement prévalait, alors pourquoi se soucier de rechercher une autre ambiance de nos quartiers ?

Malgré de nombreuses questions posées, je n'ai pas encore, à ce jour, pu dégager une idée nette, à part les petites demandes peu liées à l'intérêt général.

Il faut souligner à nouveau combien la division entre les habitants du centre-ville, souvent de condition modeste, et ceux qui résident à Écotay, Bard, Essertines... et viennent exercer leur profession en ville. Ces derniers mettent en priorité les facilités de stationnement et à partir de neuf heures, leurs autos ne laissent pas de place aux éventuels visiteurs. Ils parlent de parking souterrain en ignorant qu'une nappe d'eau et des biefs anciens rendraient prohibitif le coût des travaux. Certes un parking de deux cents ou trois cents places (genre parking de Lourdes, en étage entièrement vitré) réservé aux usagers à la journée, faciliterait le garage des voitures (voir Thiers, Lourdes, Saint-Gervais, etc.). J'avais, en son temps, prévu son emplacement, entre la rue Simon-Boyer et la rue du Marché. Mais que fait-on ailleurs ?

Les vues sur l'aménagement de la cité ne peuvent être identiques. C'est un état de fait que partagent les villes qui se sont étendues. A la grande surprise d'autorités américaines un sondage révélait un clivage dans la population d'une ville test, 48 % des habitants regagnaient après le travail la grande banlieue ! Montbrison ne se tient pas à l'écart de cette évolution, d'où complication du problème.

Quelques tentatives ont été faites, par exemple les rues piétonnes. Il y a eu là une erreur d'appréciation et un manque d'enquête et de visites auprès de villes possédant cet équipement. Tout d'abord, beaucoup d'expériences ont réussi lorsqu'il y a eu entente entre les commerçants de la rue choisie et des implantations nouvelles. J'ai visité Gap, Apt, Uzès, etc. J'ai remarqué dans ces villes, un très gros apport touristique, ce qui n'est pas notre cas.

Il fallait faire l'expérience de la rue piétonne mais en recueillant très soigneusement les leçons auprès des villes déjà dotées.

Une chaussée rappelant les rues du Moyen Age avec une rigole centrale, plus de trottoirs, des lampadaires encombrants... cela ne ressemble en rien à ce que j'avais vu ailleurs.

*
* *

Parlons de suite de la querelle des pavés. Vers 1964, on goudronna la rue Tupinerie... Certains s'en réjouirent. Je passai pour "rétro" en la regrettant car la petite ville de Gegenbach, notre éventuelle jumelle, avait un cachet particulier avec ses rues pavées, faciles à nettoyer par lavage et plus agréable qu'un sombre goudronnage. Pour la rue piétonne, il fallait un joli pavage pouvant se réparer grâce à des séparations-joints. Et aussi choisir entre une solution mixte qui garde les inconvénients d'une circulation intense (exemple : rue du Marché) et n'offrir aucun avantage pour le piéton. En général, une rue piétonne a quelque cent mètres : après neuf heures, les camions livreurs la quittent et elle devient un lieu de promenade, une zone de jeux, de flânerie avec quelques étalages, chaises, bancs... Certains commerces sont bruyants... Les habitants s'en plaignent. Comment faire pour contenter tout le monde ? Mais pitié... pas de semi-piétonnes !

Et bravo si la rue piétonne peut arriver jusqu'à une petite place... sur laquelle s'installent de temps en temps un petit orchestre, des animateurs... J'avais pensé créer cette petite place à l'intérieur de la ville au début de la rue des Légouvés.

Il y avait là une grande maison en mauvais état et un café tenu par M^{lle} Cognasse à qui j'avais fait part de mon intention. Elle avait souri et m'avait dit : "Ce n'est pas raisonnable de me démolir à mon âge." Je fus doublé car le nouveau propriétaire me présenta un projet de rénovation tellement au point que je dus abandonner... mon rêve, peut-être peu réaliste. Mais la ville, contrairement à beaucoup de cités du Midi, ne possède pas une place de détente, celle de la mairie ne peut pas remplir ce rôle si agréable pour les flâneurs.

C'est dire que le remodelage d'une ville est extrêmement difficile sans coordination et entente de tous. Comme je l'ai déjà écrit les intérêts des catégories de la population active ou non sont très divergents. Faut-il pour cela abandonner tout aménagement ? Il semble que la rue Tupinerie soit encore une zone à étudier très prudemment. Est-il raisonnable d'envisager la suppression des trottoirs ou de prévoir, au contraire, leur élargissement ? Pourquoi pas ?

Une ville pour être agréable a besoin d'un décor : pavement, lanternes originales (voir Péruges), commerces animés, zone de repos en sont des éléments parmi d'autres. Certains ne conviennent pas à toutes les villes, mais doit-on simplement constater la tristesse des quartiers (y compris Beaugard) ou recueillir les témoignages de satisfaction ? Où est le juste milieu ?

Je crains que nous tournions en rond... et le temps passe.

Ces quelques lignes n'ont pas d'autre but que de provoquer quelques réactions brisant la réputation de la ville dominée par la déesse... du sommeil.

André MASCLE

[extrait de *Village de Forez* n° 71-72, octobre 1997]